

Les conférences du MAHSA

Exposition Maisons Le 10 mars 2022 Carte-blanche à Michel Caire

Anne-Marie Dubois :

Je voulais vous présenter Monsieur Michel Caire, qui fait notre carte blanche de ce soir.

Vous êtes ancien interne des hôpitaux psychiatriques d'Ile-de-France et docteur en histoire, ancien chargé de conférences à l'EPHE, section historique et philosophique. Président de l'association des amis du musée du centre historique Sainte-Anne, parce qu'à Sainte-Anne, il y a le MAHSA et un musée consacré aux objets liés à la psychiatrie et la neurologie. Ce sont d'ailleurs les objets liés à la neurologie qui sont esthétiquement les plus passionnants, je trouve. Je me souviens de coupes neurologiques très intéressantes. Vous êtes créateur et administrateur du site histoire de la psychiatrie en France. Donc à partir de cette section j'imagine que vous allez nous parler de l'histoire de la psychiatrie.

Michel Caire :

Je vais peut-être vous dire d'abord un mot sur Sainte-Anne, où nous sommes ce soir, je ne peux vous faire un historique complet de l'hôpital, mais je vais quand même dire deux mots qui permettront de comprendre un certain nombre de choses à propos de certains artistes. Avant 1867, date d'ouverture de Sainte-Anne, il y avait déjà un établissement sanitaire qui s'appelait la ferme Sainte-Anne, mais c'est une autre histoire. En 1867, Sainte-Anne est le premier établissement du département de la Seine à être exclusivement réservé aux aliénés. On parle d'aliénés, « malades atteints d'aliénation mentale », c'est un terme qui est devenu péjoratif mais qui était tout à fait noble et considéré à cette époque là, et donc les établissements destinés à recevoir des aliénés avaient été appelés « asiles », pour éviter d'utiliser « hôpital » car le mot à l'époque était péjoratif. Les choses changent.

On ouvre donc cet établissement sous le Second Empire et l'on envisage de ceinturer Paris d'une dizaine d'asiles dans la périphérie, en les destinant à recevoir plutôt les malades chroniques, les gens longuement malades, tandis que Sainte-Anne était plutôt réservé à l'enseignement et à l'accueil des cas aigus.

Deux établissements ouvrent dans les années qui suivent, Ville-Evrard à Neuilly-sur-Marne en 1868 et Vaucluse en 1869, que l'on appelle maintenant Perray-Vaucluse, à Sainte-Geneviève-des-Bois. Avec la chute du Second Empire, le projet des dix asiles s'arrête là, il y en aura d'autres construits bien plus tard : Villejuif en 1884, Maison Blanche en 1900, Moisselles en 1906.

Ces six asiles du département de la Seine ont pour centre Sainte-Anne, qui dispose d'un bureau d'admission qui permet d'évaluer la nécessité d'internement des personnes arrêtées par la police et qui semblent présenter des troubles mentaux. Tous passent par le service de l'Admission, et après examen il sont le cas échéant internés dans un des asiles, soit à Sainte-Anne soit dans l'un des asiles de la périphérie. Donc de 1867 à 1967, la quasi-totalité des malades du département de la

Seine passe par Sainte-Anne. C'est une des particularités de Sainte-Anne qui en présente plusieurs autres, comme celle d'accueillir la première Clinique des maladies mentales, une chaire universitaire d'enseignement de la psychiatrie, la première en France. Un des artistes de la Collection va séjourner dans cette clinique. Une autre particularité de Sainte-Anne est l'existence d'un pavillon de chirurgie pour l'ensemble des asiles du département de la Seine.

Le terme « asile d'aliénés », va être utilisé jusqu'en 1937, date à laquelle les asiles de province, en dehors du département de la Seine, sont rebaptisés « Hôpitaux psychiatriques ». Pour ceux du département de la Seine le nouveau terme sera adopté en 1942. Je ne rentre pas dans les détails, mais à partir de 1942, Sainte-Anne devient le « Centre Psychiatrique Sainte-Anne ». On considère alors que les termes asile et aliénés sont un peu dégradant pour les patients susceptibles d'y séjourner. Ensuite on parlera de « maladies mentales » puis de « troubles mentaux », de « malades psychiques ». Aujourd'hui on dit « usager en santé mentale ».

Pendant toute la période jusqu'au début des années 50 la quasi-totalité des malades hospitalisés en psychiatrie le sont sous le mode de l'internement, soit en placement volontaire à la demande de l'entourage, soit en placement d'office sur décision du préfet de police. Ce qui veut dire que pendant très longtemps on ne pouvait pas être hospitalisé de son plein gré en hôpital psychiatrique, chose qui a complètement changé aujourd'hui, puisque la majorité des personnes hospitalisées le sont librement, en hospitalisation libre.

En 1922, à Sainte-Anne avait déjà été créé un service ouvert de prophylaxie mentale, ensuite appelé « Hôpital Henri Rousselle », qui avait vocation à recevoir librement tous les malades qui s'y présenteraient. Parfois, après avoir été examiné, le malade était considéré comme relevant d'un internement, il pouvait donc entrer librement mais ne pas en sortir librement. On fête donc cette année le centenaire de la création de ce premier service ouvert dirigé par un certain Édouard Toulouse. Vraisemblablement, aucun des auteurs exposés ici n'était hospitalisé dans ce service-là, ils étaient tous hospitalisés soit dans un des services de l'asile ou de l'hôpital psychiatrique selon les années, soit à la CMME, le service universitaire.

Pour la partie asilaire de Sainte-Anne, je ne sais pas si vous avez déjà visité, il y a un grand porche, et quand on a passé le porche, en face il y a un grand bâtiment, le pavillon de l'Horloge, et devant une statue qui s'appelle *Daphné changée en laurier*. Initialement, et jusque dans les années 1960 toute la partie droite, constituée de six pavillons, était réservée aux hommes, toute la partie gauche réservée aux femmes. Il y avait un médecin chef par « division », responsable chacun de six pavillons, avec une répartition selon le comportement du malade. En 1924 ont été créés deux nouveaux postes de médecin-chef et on a donc subdivisé les divisions. Pour chaque sexe, il y avait deux services de trois pavillons chacun, une terminologie quelque peu militaire : deux divisions, quatre sections (deux par division), et douze quartiers (trois par section). En 1952, on a débaptisé les 12 pavillons qu'on appelait « sections » en les appelant par des lettres, de A à L. Un des peintres malades, je peux dire « un malade » car sa production a initialement été conservée parce qu'il était un malade de Sainte-Anne, signe qu'il est de la « 3e H », ce qui veut dire 3e section hommes, qui correspond à l'actuel pavillon J.

Ensemble des œuvres de René Hérault

C'est un très beau témoignage d'une époque révolue où l'artiste a peint ce qu'il voyait. Il y a beaucoup de murs dans ses représentations : Sainte-Anne était non seulement entièrement bordé d'un mur d'enceinte, le long des rues Broussais, Cabanis, de la Santé et d'Alésia, mais aussi à l'intérieur, c'est à dire que l'asile d'aliénés proprement dit était aussi ceinturé par des murs, celui-ci est un mur intérieur d'un quartier, il se trouve à l'intérieur du jardin du 3e quartier, pavillon J.



Fig.1: René Hérault, *Vue dans la cour 3ème quartier H* [sic], 20 novembre 1948, aquarelle sur papier, 22,3 x 31,8 cm, Inv. 0145, CEE-MAHSA © Dominique Baliko



Fig.2: René Hérault, (*Sans titre*), 30 janvier 1949, gouache sur papier, 22,3 x 31,8 cm, Inv. 0141, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

Là je ne sais pas d'où il a pu avoir cette vue cavalière (fig.2), mais le mur est le mur extérieur de l'enceinte de l'hôpital, je ne saurais pas dire si c'est du côté de la rue d'Alésia ou de la rue de la Santé, car il y a eu des jardins potagers d'un côté comme de l'autre. Lors de la création de cette œuvre, cette section faisait partie du service d'un certain docteur Bessière, par ailleurs très connu du musée pour avoir coorganisé non seulement la première grande exposition de 1946 avec le directeur de l'asile et un certain Schwartz Abrys qui est un peintre qui a un certain renom, dont on conserve des œuvres au musée et qui avait été interné sous l'Occupation. Il semble avoir été, sinon hospitalisé du moins gardé à l'hôpital pour le protéger des risques de déportation. Pendant son séjour il a beaucoup peint et s'est beaucoup intéressé à l'art des autres patients. Ces trois personnes organisent donc une grande exposition et un certain Gaston Ferdière fait un grand discours d'inauguration et a un rôle très actif dans cette exposition, qui a beaucoup marqué à l'époque. Et puis quatre années après, il se tient à Paris un grand Congrès mondial de psychiatrie, qui a été l'occasion de faire une nouvelle exposition, et on n'appelait plus ça « art des fous » mais « art psychopathologique », et donc Bessière, qui s'intéressait toujours aux productions artistiques des malades avait vraisemblablement demandé à Hérault de lui confier ses œuvres pour les exposer.

Cette vue de la cour du jardin de la 3e section, s'appelle *Samaritaine* (fig.3). Si vous tournez à gauche en sortant rue Cabanis, il y a un très grand bâtiment qui s'appelle désormais Villa de Lourcine, vous reconnaîtrez sur la façade six parements en briques qui sont très probablement ceux représentés sur cette œuvre, donc de ce temps-là on pouvait voir, depuis la cour du bâtiment, ce qu'il se situait de l'autre côté de la rue. Non seulement, parce que le mur n'était pas très élevé, il y avait le

système des sauts-de-loup, pour éviter que toutes les vues soient bouchées et que les murs soient trop élevés. On pouvait ainsi voir par dessus le mur. C'est un dispositif qui existe également dans certains parcs zoologiques.

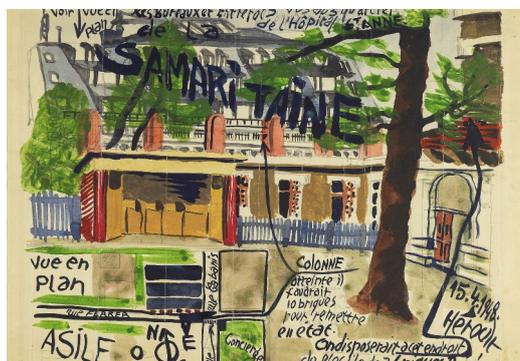


Fig.3: René Héroult, *Les bureaux et entrepôts de la Samaritaine*, 15 avril 1948, gouache sur papier, 22 x 31,5, Inv. 0142, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

René Héroult avait noté des recommandations pour restaurer les aménagements et il indique les rues Ferrer et Cabanis, alors cela est non seulement une inversion, mais aussi une erreur puisque ce n'est pas la rue « Ferrer » mais la rue Ferrus qui est perpendiculaire à la rue Cabanis. La Samaritaine c'est parce que les entrepôts du grand magasin se situaient rue Cabanis. Ils ont été construits dans les années 1924, 1925 et ont fermé au début des années 1970. D'ailleurs il y a encore le « Réveil Samaritain » au bout de la rue Ferrus, je suis sûr que c'est de la Samaritaine que vient leur nom. Maintenant, on ne peut plus voir cela car l'infirmerie de la préfecture de Police a été construite le long de la rue Cabanis sur une emprise de Sainte-Anne et bouche complètement la vue. Cette infirmerie, toujours en activité aujourd'hui, reçoit toutes les personnes jugées dangereuses et présentant des troubles mentaux.

Charles Octave Leg

Ce tableau est d'un autre artiste, **Charles Octave Leg**..., on ne connaît pas son nom complet, c'est une sorte de fantasmagorie, de personnages un peu fantomatiques, sur les murs qui ont entouré les cellules construites pour contenir les patients agités. Je pense que ce toit est celui de l'ancien pavillon des bains où se trouve maintenant le laboratoire. Le mur lui n'existe plus. Alors je ne sais pas si l'on a su ce que cet artiste voulait représenter, enfin, c'est moins clairement figuratif de la réalité que les peintures de René Héroult, qui sont elles assez justes dans leur représentation.

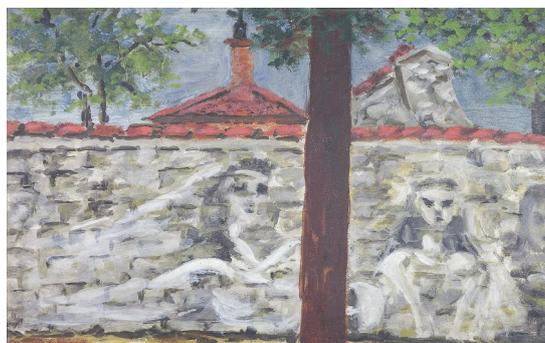


Fig.4: Charles Octave Leg, *(Sans titre)*, avant 1950, huile sur carton, 29,3 x 46,5 cm, Inv. 1242, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

Ensemble d'œuvres de Fikret Moualla

On est un peu dans les mêmes époques, en 1953, c'est le moment où apparaissent les médicaments en psychiatrie, les premiers neuroleptiques, découverts en 1952 à Sainte-Anne, mais pas encore utilisés de manière systématique et massive à cette époque. Neuroleptiques ou pas, ces œuvres représentent assez bien l'ambiance d'un service asilaire, où un certain nombre de personnes sont un peu repliées sur elles-mêmes, perdues dans leur pensées ou plongé dans leur journal, une ambiance qui ne reflète pas la communication entre les personnes. Ce qui peut être un peu trompeur, car cela peut être un moment de détente ou de relâchement. Mais quand on voit des gravures des temps asilaires, on retrouve assez fréquemment ce type de scène.

C'est un auteur né au temps de l'Empire Ottoman à Constantinople et qui avait l'art de dessiner des tableaux au stylo bille, ce qui, pour ceux qui s'y sont déjà essayés, est un art assez difficile, et vraiment lui y excellait. Il était hospitalisé à Sainte-Anne à une période où les deux médecins chefs des hommes étaient Xavier Abély et Emmanuel Martimor. Là c'est l'intérieur d'une cour de pavillon avec un préau couvert sous lequel peuvent s'abriter les malades en cas d'intempéries et une salle de jour, où l'on peut se regrouper à la mauvaise saison, avec un mobilier assez rudimentaire. Cela reflète bien l'ambiance d'un service hospitalier où les malades sont un peu résignés, ralentis, peut-être déprimés aussi pour un certain nombre.



Fig.5: Fikret Moualla, (*Sans titre*), 5 octobre 1953, stylo bleu sur papier, 21x 26,8 cm, Inv. 0490, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

Sarley

La partie de cartes est aussi une œuvre au stylo, ce tableau montre quand même qu'il peut y avoir une certaine sociabilité dans un service. Je suppose que le personnage à gauche, qui a une sorte de capote sur les épaules, est un infirmier - on peut ne pas me suivre - et qu'il organise, pour trois malades, une partie de cartes pour les divertir, il y a de véritables efforts faits pour occuper le temps qui semble s'écouler lentement, parfois pour des séjours très longs et les infirmiers sont habilités à proposer quelques activités, qu'on nommera occupationnelles, on ne va pas dire thérapeutiques car ce serait un peu excessif.



Fig.6: Nicholas Sarley, (*Sans titre*), 1950, stylo à bille sur papier, 25 x 32,5 cm, Inv. 1180, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

H.A.R

On revient dans un passé proprement asilaire avec les deux fusains qui sont proposés ici. C'est une auteure dont on ne connaît que les initiales, qui a séjourné à la maison de Charenton, qui n'était pas un asile du département de la Seine. Bien que dans ce département, il avait un statut particulier. C'est une ancienne maison des frères de la Charité de Charenton qui a été laïcisée à la Révolution. On sait que c'est dans cet établissement qu'a été interné le marquis de Sade par exemple, enfin il y a beaucoup d'histoires autour de cette maison de Charenton. Ces fusains datent du début du 20e siècle, ils sont remarquables par leur qualité et assez sombres aussi. Cela montre que les choses ne sont pas essentiellement différentes de ce qu'elles ont été cinquante ans plus tard. On voit des personnes qui s'occupent à coudre, repriser, ravauder... C'était dans la division des femmes de Charenton, à l'époque où cela a été réalisé, c'est un certain Antoine Ritti, un grand nom de la psychiatrie française qui en était le médecin chef. Donc d'abord des activités occupationnelles, et puis, progressivement, les occupations sont considérées comme un travail thérapeutique, qu'on appelle ensuite « ergothérapie », au sens étymologique du terme.



Fig.7: H.A.R, (*Sans titre*), 1905, fusain sur papier, 23,7 x 61,5 cm, Inv. 0029, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

On considère à partir du premier tiers du 19e siècle que le travail en lui-même était thérapeutique de l'aliéna-on mentale. Ça a été l'occasion de penser à proposer à des personnes internées dans des asiles, autre chose que d'attendre que le temps passe. Ce qui était déjà beaucoup ! Et quand le travail se fait en groupe, il y a aussi des échanges, des relations qui peuvent se nouer, et la participation du « personnel secondaire » comme on disait à l'époque, qui est le personnel autre que les médecins, permettait que s'instaure une relation avec les malades qui était autre que de seulement les surveiller et d'éviter les évasions et les suicides.

A propos de l'ergothérapie, dans ce tableau qui est anonyme (fig.8), non daté et de provenance inconnue, on peut voir une sorte de buanderie lingerie ou un vestiaire, avec deux personnes en train de repasser et un autre personnage en train de plier, en tenue religieuse. Ce sont des hommes, on peut donc imaginer que c'est une scène qui se passe dans un asile tenu par une congrégation religieuse, destiné à recevoir des aliénés hommes. Il y en avait au moins trois en France qui se situaient dans le Nord de la France, à Lille et Armentières, de la Congrégation des Bons fils et un autre, une Charité des frères de Saint-Jean-de-Dieu, comme l'était Charenton, à Lommelet (Saint-André). Il y avait beaucoup d'asiles d'aliénés dans le Nord de la France, aussi parce que la population était nombreuse. Donc c'est là que je situerais cette scène, avec cette activité de travail thérapeutique, mais aussi peut-être de travail tout court. Pendant très longtemps et jusque tard au 20e siècle, les asiles d'aliénés et les hôpitaux psychiatriques, avaient besoin, pour équilibrer leur budget de la main d'œuvre des patients qui étaient capables de travailler. Ils étaient dédommagés et en plus on avait bonne conscience en pensant que c'était un bienfait pour leur santé. Il n'y avait que dans les asiles pour hommes que l'on affectait les aliénés hommes aux travaux de lingerie etc. Sinon, les choses étaient bien séparées : la couture, le repassage, la cuisine, c'était pour les femmes et les travaux agricoles, de plein air, les ateliers menuiserie etc. pour les hommes. A Sainte-Anne, c'était comme ça. Donc les malades-travailleurs pouvaient toucher un pécule mais pouvaient aussi sortir de leur pavillon très très clos pour aller travailler dans les services généraux, ce qui était une chance pour eux de faire autre chose que de rester entre quatre murs.



Fig.8: Anonyme, (*Sans titre*), s.d, aquarelle sur papier, 49 x 66 cm, Inv. 1192, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

Joao Rubens Neves Garcia

Cette œuvre qui provient d'un asile d'une petite ville à côté de Sao Paulo, représente une boulangerie ou une paneterie, où l'on peut supposer que tous les personnages sont des aliénés, avec une activité qui pourrait très bien exister dans une manufacture classique. Les services généraux des hôpitaux psychiatriques bénéficiaient ainsi d'une grande activité. A Sainte-Anne on n'a jamais fabriqué de pain, mais il y avait l'asile de Vaucluse, avec ses champs de blé et son moulin et qui produisait de quoi approvisionner les autres asiles. Les asiles ne vivaient pas du tout en autarcie, car il y avait un budget voté par le conseil général qui payait le personnel : jamais on n'aurait pu payer le personnel avec les ressources propres de l'asile, mais on s'efforçait que le prix de journée soit le plus bas possible. Plus il y avait d'activité rémunératrice à l'intérieur de l'hôpital, mieux c'était pour le département, car il avait moins à payer.

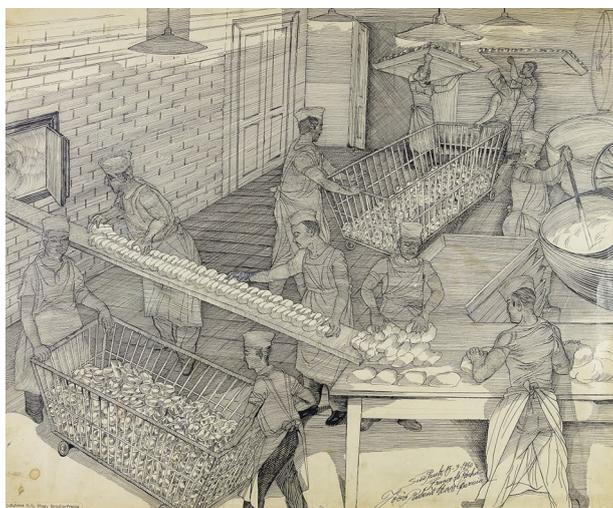


Fig.9: Joao Rubens Neves Garcia, (*Sans titre*), 15 mars 1950, encre noire sur carton, 49,6 x 59,8 cm, Inv. 0166, CEE-MAHSA © Dominique Baliko

Les manuscrits

Les écrits d'**Alfred Passaqui** m'ont laissé un peu perplexe car présentés comme étant faits à Besançon, dans le pavillon Percy et adressés au professeur Girard. À Besançon, il n'y a pas d'asile. Il y a eu Bellevaux, un dépôt de mendicité qui a reçu des aliénés mais qui a fermé bien avant l'écriture de ces lettres. Aujourd'hui, dans le Doubs, il y a Novillars qui a ouvert bien après, et puis il y a un service de psychiatrie dans l'hôpital Saint-Jacques, qui est un service universitaire, qui n'existait pas à cette époque-là. A l'hôpital Saint-Jacques, il y a bien une salle Percy, mais dans un service de chirurgie, et le docteur Emile Girard était médecin-chef en chirurgie. Ce qui me fait penser que ces œuvres n'ont pas été créées en situation d'internement.

Maurice Blin raconte dans une de ses lettres, que l'hôpital de Villejuif a été réquisitionné par les militaires. Villejuif a été d'abord en partie réquisitionné par l'armée allemande, en l'occurrence le service pour malades difficiles. Puis, à la fin de 1944 ce sont les Américains qui ont occupé l'hôpital : les 1300 patients de Villejuif, ont alors été « priés » d'aller dans d'autres établissements, et c'est

vraisemblablement en décembre 1944 que ce Maurice Blin échoue à Sainte-Anne. Il y est resté, contrairement à d'autres patients qui ont réintégré Villejuif en février 1947 quand l'armée américaine a libéré les locaux. Donc Blin raconte une histoire qui se passe à Sainte-Anne dans le 5^e quartier (pavillon H), où le surveillant-chef s'appelait Alphonse Duprat. Blin était violoniste et avait obtenu d'un camarade qu'il lui prête un violon, avec l'accord des infirmiers. Cela témoigne des initiatives que le personnel infirmier pouvait prendre de lui-même, sans forcément en référer au médecin, pour satisfaire une demande, contenter ou améliorer l'ambiance du pavillon, et donc là c'est tout simplement en jouant du violon que Maurice Blin prend du plaisir et le fait partager ; ce que je trouve assez illustratif de ce qui peut se passer en dehors de la visite du médecin et des entretiens médicaux.

Une autre lettre, La messe à l'asile Sainte-Anne est très intéressante, plus que de la messe Blin parle de la chapelle, qui était déjà partiellement désaffectée. Par exemple en 1946, les grandes conférences de l'exposition d'art des fous se passaient à la chapelle, mais le dimanche un prêtre célébrait la messe. Dans son histoire, Blin évoque un haut-relief présent dans la chapelle, il parle de « groupe statuaire de plus haute envolée ». Cette œuvre mise en dépôt à Sainte-Anne en 1947 et installée dans la chapelle, où elle est restée jusqu'en 1986, a été sculptée par Jules Dalou sculpteur un peu oublié, qui avait eu une certaine notoriété, il avait été conservateur adjoint du musée du Louvre, sous la Commune, sous la direction de Gustave Courbet qui lui avait proposé de s'associer à lui et il avait eu quelques problèmes après. Ce malheureux Dalou avait une fille très handicapée qui ne pouvait vivre seule et il avait légué toutes ses œuvres à l'Orphelinat des Arts en échange d'une prise en charge à vie de sa fille. L'Orphelinat des Arts a cédé ce haut-relief à la Ville de Paris, qui l'a prêtée à Sainte-Anne, comme pas mal de sculptures des jardins. En 1986, la Ville a récupéré l'œuvre, qui est maintenant soit à la mairie du 10^e (à moins que ce ne soit une copie), soit dans les réserves du Petit Palais. Mais Maurice Blin voit tout autre chose que ce qu'elle représente, puisque le titre est « La Fraternité des Peuples » avec deux hommes très vigoureux qui s'embrassent, un personnage qui détruit les armes, des personnages féminins nus qui volent dans le ciel. Maurice Blin voit « un groupe fraternel digne de Michel Ange, un homme fortement membré ... On sent, on voit qu'il est fier d'être un homme... Et tout cela est beaucoup plus ancien que le Christ. »

Auguste Millet a séjourné à l'asile de Bron, qui s'appelle aujourd'hui l'hôpital du Vinatier, changement de nom en 1936. En 1928-29 Millet est dans la division des hommes dirigée par un certain Paul Dodéro, qui n'a guère laissé de traces dans l'histoire de la psychiatrie. Millet ne cite jamais le médecin-chef mais quatre personnes : Maximovitch, Collet, Charpentier et Loutchitch. Ces quatre personnes sont des internes du service et les échanges que Millet a eu avec eux l'ont tellement animé qu'il adresse tous ses écrits à au moins un de ces quatre noms.

Sur Charpentier, à part qu'il était prénommé Roger et qu'il a légué les œuvres d'Auguste Millet en 1950, je n'ai rien sur lui, il y a beaucoup de Charpentier, donc il faudrait mener des recherches au Vinatier.

Quant à Loutchitch prénommé Millivoyé et d'origine sans doute serbo-croate, il a bien été interne à Bron et était même encore interne en 1931 dans le service de Jean Lautier. Il y avait des gens qui restaient parfois plus de dix ans internes dans un asile, pour retarder le moment de s'installer.

Millet cite aussi Marguerite Collet, interne également qui passe le médicat en 1933, a été affectée à l'asile de Fains, mute à Dijon et meurt à l'âge de 38 ans en 1939, courte carrière, et courte vie.

Anna de Maximovich était d'origine russe, née dans une ville appelée Tchernigov en 1901 aujourd'hui Tchernihiv en Ukraine, au nord de Kiev. Elle est née au temps du Tsar dans une famille aristocrate, son père est général et prend parti pour l'empire et le Tsar, il est très nationaliste et doit fuir lorsque les bolcheviks l'emportent contre les russes blancs. Il s'installe à Constantinople, dans le Collège américain, dans lequel il est embauché comme jardinier-chef et son fils Vassili y étant palefrenier. Ses deux filles, dont Anna, sont élèves étudiantes. Puis ils émigrent à Lyon, où il existe une forte communauté de russes blancs. Anna fait des études de médecine, devient interne à Bron où elle rencontre Millet et lui fait forte impression. Alors interne elle adopte des chats, dont la chatte Moujik. Un juste reflet de la vie des asiles de cette époque avec des personnages qui apparaissent et qui ne sont pas communs. Moujik a deux chatons, Goliath et Minus, Minus a été empoisonné et en est mort, et donc on décide de lui faire des obsèques dignes de ce qu'il représentait dans le service, avec de véritables efforts pour réaliser un bel hommage. Lorsque c'est arrivé Maximovitch est déjà partie de Bron, pour devenir interne à l'asile de Maison Blanche, où j'ai fait pratiquement toute ma carrière, mais bien après elle.

Donc d'août 1928 à mai 1929 elle est interne en médecine dans le service de Joseph Capgras à Maison-Blanche. Il est alors noté qu'elle parle russe et français, mais aussi allemand, anglais, italien, polonais, slave. Puis dans les années 30 on la retrouve au château de Chaville, qui est une maison de santé pour malades nerveux que son frère dirige. Elle fait partie de l'équipe médicale bien qu'elle n'ait pas encore soutenu sa thèse. Quelques années plus tard elle est directrice à Thiais d'une maison de santé qui s'appelle La Renaissance, elle a donc gardé cette orientation prise à Bron de s'occuper des malades nerveux. Elle soutient sa thèse en 1941, de la Faculté de Lyon, mais elle la soutient à Paris, sans doute à cause de la guerre. Puis ensuite elle part dans le Cher avec son frère et sa mère, où ils tiennent une autre maison de santé dans le château de Billeron. Son frère s'est lié à la secrétaire d'un officier de la Wehrmacht et ils accueillent dans cet établissement aussi bien les anciens de la guerre d'Espagne, car Anna est aristocrate mais communiste dans l'âme, donc elle reçoit non seulement des résistants mais aussi des Allemandes de la Wehrmacht par l'entremise de la femme de son frère. Ils font partie d'un réseau de résistance que l'on a appelé « l'Orchestre rouge » bien après, organisé par Leopold Trepper, d'origine polonaise, un réseau d'espionnage et de renseignement au profit de l'Union Soviétique. Trepper s'est fait arrêter, a dénoncé le réseau, puis il a miraculeusement réussi à s'évader. Et donc à la suite de ça, le frère et la sœur Maximovitch ont été arrêtés, torturés, et condamnés à mort. Cette malheureuse Anna, dont on trouve la trace dans les lettres de Millet, a été décapitée à Berlin en 1943, triste destinée d'une femme héroïque.

Je vais m'arrêter là parce qu'on s'est beaucoup éloignés de Sainte-Anne, mais nous sommes toujours dans la sphère psychiatrique et ces témoignages, peintures et écrits, permettent d'avoir une idée complémentaire de ce que l'on peut retirer des lectures d'articles, de thèses ou d'ouvrages, pour se représenter ce que pouvait être un séjour en psychiatrie jadis.

Question du public : Savons-nous de quelle maladie étaient atteints les artistes présentés ici ?

Michel Caire : Lorsque l'on a exposé les œuvres en 1946 et 1950, cela intéressait beaucoup les organisateurs, les journalistes et les visiteurs. Aujourd'hui je crois que les choses sont vues un peu différemment, en particulier après qu'on se soit rendu compte que le trouble mental ne définit pas, ni un style ni une œuvre. Les différents troubles mentaux ne déterminent pas une manière de peindre ou une manière de représenter la réalité. On s'en rend compte assez vite quand on inverse les choses, c'est-à-dire quand on présente un tableau en disant : « ça a été fait par un malade, de quoi était-il atteint ? » Personne n'est capable de le dire. Sauf représentation caricaturale. Alors il y a des tableaux qui reflètent peut-être des souvenirs d'idées survenues dans des périodes de délires ou des choses comme ça, mais de penser que les tableaux sont caractéristiques d'une schizophrénie, d'une paranoïa, d'une bouffée délirante ou autre, à mon avis c'est difficile à soutenir. Mais l'on sait pour certains ce dont ils souffraient. Ajoutons que pendant longtemps, tous les troubles mentaux relevant des internements étaient traités de la même manière. Il n'y avait pas de traitements actifs et spécifiques. C'est seulement à partir du moment où l'on a découvert et déployé différents moyens pour différents troubles que l'on a pu faire une relation entre traitement et pathologie. Auparavant, tous les malades de toutes conditions et quelles que soient l'ancienneté et la nature de leur trouble étaient soumis à un même traitement. Et ils étaient rassemblés en fonction de leur comportement : les agités avec les agités, quelle que soit l'origine de leur agitation. Que ce soit une paralysie générale syphilitique ou un état maniaque d'un trouble bipolaire ou un schizophrène en période productive, ils étaient ensemble, parce qu'ils étaient agités. Les malades-travailleurs qu'ils aient une névrose obsessionnelle, une dépression, un retard mental ou autre étaient ensemble. Moi qui suis psychiatre, sans être spécialiste de l'art graphique je serais tout à fait incapable de porter un diagnostic sur les pathologies de ces artistes.